

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre KAMNITZER

Nouvelle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 75-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# NOUVELLE

Nous ne survivons pas aux villes ; car les villes sont éternelles comme le ciel, pour ceux au moins qui, à la fin de leur vie, les quittent à tout jamais. Par quel privilège alors ai-je pu reprendre le chemin de mon passé ? J'avais bien vu des cités en feu, des ruines croulantes. Pendant de longues années de guerre, les journaux, les écrans, les rêves même en étaient peuplés, mais j'ignorais — aveuglement étrange — que ma ville pouvait leur ressembler : pourtant, elle avait rejoint l'abîme où la folie destructrice avait précipité tant de vie, tant de beauté, tant de passé.

Comme les familiers reconnaissent dans les traits d'un mort le prolongement mystérieux des sourires et des amertumes, des joies et des étonnements douloureux qui ne cessent de froisser la surface limpide de leur âme comme la nappe d'un étang, de même je décelais dans le regard brûlé d'un trou de fenêtre, dans l'incurvement d'un mur affaissé, dans telle perspective broyée, la face émouvante de mes jours d'enfant. La présence même lointaine de la pierre bâtie nous rassure ; la certitude qu'un voyage suffit pour nous porter devant la grille du jardin inoublié, sur le palier obscur où nous nous arrêtons, enfants, avant de pénétrer dans les chambres connues, dans le corridor jauni sentant dans les après-midi de dimanche, le café chauffé au coin de la cuisinière et la brioche sortant du four, pour nous pencher encore une fois sur le rebord du balcon où venait mourir la symphonie des toits, des toits rouge brique, ocrés, roses, noir ardoise, noir cendré, s'enchevêtrant et se chevauchant jusqu'à l'horizon des collines, formant autour des dômes cuivrés ou patinés des ressacs de couleurs et d'éblouissements, cette certitude nous berce et nous trompe, au long des jours. Mais j'ai fait ce voyage et je suis arrivé : la scie des murailles démantelées dressait ses dents sinistres dans l'azur, les poutres noircies menaçaient le ciel comme des moignons de bras calcinés. Et survivant aux brasiers énormes, aux écroulements apocalyptiques, ces hommes, ces femmes, ces enfants animaient

les décombres de leur activité falote ou suivaient, tels des fourmis, le fil invisible de leur destinée, en longeant des murs terrassés. Il me fallut force promenades pour reconnaître les lieux, pour me retrouver dans ces ruelles, dans ces carrefours...

Etrange rencontre avec un visage ravagé par la gangrène, où vit encore, pour qui sait le contempler, une étincelle de tendresse, reflet de l'ancienne beauté. Oui, tout était marqué du même sceau : le chemin de l'école, la piscine sur le fleuve, les usines désarticulées, la maison où habitait grand'mère, une pauvre petite maison si ratinée, si malheureuse que les bombes, ma foi, auraient pu l'épargner. Le mobilier était brûlé ou emporté. Ailleurs c'était, si j'ose dire, la résignation souriante devant le verdict inexorable : des pans de mur fauchés par le souffle s'étaient couchés sur la désolation des objets tordus, éventrés, calcinés, des charpentes tombées à genoux. D'autres immeubles se trouvaient tranchés en deux, tout simplement, comme un immense rucher avec ses alvéoles intimes et chauds. Ailleurs, encore le vide, le vide creux, fait d'absence et non de néant, me semblait plus atroce que le vide originel ; au détour d'un boulevard, une perspective s'était évaporée comme un nuage ; les bombes avaient rasé des pâtés de maisons entiers, avec les cours et les jardins, avec les portes et les fenêtres.

J'errais à travers cette décomposition, la langue sèche, la gorge brûlée, non seulement par la chaleur torride de juillet, mais plus encore par la fièvre qui me dévorait : et je croyais sentir sur mes joues la réverbération des incendies qui avaient consumé ma ville. Le pont était tombé dans la rivière comme une chenille écrasée, mais l'eau grise formait derrière les pals de la passerelle les mêmes remous soyeux qu'au temps où j'y plongeais.

La maison de mes parents, aux confins de la ville, avait elle-même disparu. Il est vrai que les groseilliers répandaient au jardin toujours leur parfum acre et végétal, plein de mélancolie et de sombre volupté, que les zinnias clignotaient toujours au soleil de midi, de leurs yeux brûlants et multicolores. La maison elle-même était réduite à quatre murs principaux criblés de trous et de brèches. Mais la grille de fer avait tenu bon, comme pour

me défendre, à cette heure encore, l'accès de ma vie passée. Mais la tentation fut trop forte. Enjambant les barreaux rouillés et me frayant un chemin à travers les éboulis et la broussaille, j'atteignis bientôt le cœur de mon paradis passé : la magie des senteurs m'enveloppait, les insectes m'entouraient de leur vrombissement d'ailes, la verdure m'enlaçait de ses mille bras. Et je tombai sans défense au giron de mon passé, vaincu d'avance, prêt à tous les abandons, à toutes les capitulations. Et je revis renaître les trésors évanouis, se reformer les murs abolis : je distinguai — l'espace d'un silence — la terrasse, le tapis de lierre, les volets s'ouvrant sur les matins d'été, les rideaux de tulle bougeant à la brise comme une robe de jeune fille. Ma mère — je le savais — s'affairait à la cuisine ou soignait ses fleurs au jardin, derrière la haie ; mon père travaillait face au ciel et à ses hirondelles, devant son bureau de chêne. Mes frères et sœurs riaient au fond du taillis, ou penchés sur le miroir du bassin, leurs voix s'intégraient au bourdonnement de l'été. Et du toit bruni montait, symbole vivant de la paix familiale, la colonne de fumée, qui s'éparpillait au royaume des guêpes et des mésanges... comme nos désirs. Et je quittai cet îlot de silence avec, au cœur, une illusion de moins... J'avais compris qu'il ne fallait pas revoir le jardin de son père.

Cheminant donc une dernière fois à travers les restes de ma ville, avant de l'abandonner sans esprit de retour, je découvris — peut-être par hasard — une petite place bien familière, si bien cachée par ses maisons de faubourg, par ses ormeaux de taille modeste, que le souffle de la mort l'avait oubliée ou presque : à peine quelques lézardes au long des murs, quelques gouttières arrachées, quelques éraflures sans conséquence, témoignaient dès tourmentes qu'elle avait vues. Les haies de hêtres s'étaient éclaircies, l'avoine folle et la bize se balançaient au vent, dans le caisson de sable où nous jouions enfants. Pourtant, j'eus beau me retourner et jeter mes regards à droite, à gauche. Parmi tous les enfants qui s'amusaient accroupis dans les recoins d'ombre, au bord des chemins, je cherchai en vain ton sourire inoubliable, tes yeux de lumière brune, ta bouche vivante. Oh ! ce ne fut pas grand'chose aux yeux du monde, ni à tes yeux, la brève

rencontre d'un été, la joie d'une amitié nullement comme les autres, délicieuse, pure, baignée de force et de tendresse, et lourde comme le miel. Tu n'es plus, je le sais. Je ne veux pas dire par là que tu serais morte. Tu dois vivre tout aussi bien que moi, tu avais mon âge. Mais si tu vis encore, tu n'es plus cependant la petite fille de mon seul été.

Lorsque je te vis pour la première fois, tu portais une petite robe lilas clair presque déjà trop courte, avec une bordure à fleurs. Tu tenais par la main ta petite sœur, petit lapin timide qui ne te lâchait pas d'une semelle. Ce fut par un juillet aussi chaud, aussi parfumé que celui-ci. Déjà le soir irisait le bord des toits et bleuissait les arbres, déjà les oiseaux recommençaient à gazouiller dans les taillis des squares. La voix des fontaines se raffermissait et se faisait plus pénétrante à mesure que s'allumait le ciel. En ce jour, je te vis entourée de tes compagnes de jeu, gaie, souriante, insouciante comme un bluet dans un champ de blé, comme un nénuphar sur la nappe d'un étang. J'étais fatigué de nos innombrables parties de tennis, occupation préférée de nos vacances. J'étais si heureusement épuisé et travaillé par la chaleur, si gonflé de soleil et de rêve que je pouvais croire à un mirage...

Tous les soirs, le père nous rassemblait, le dîner terminé, dans le petit salon s'ouvrant de plain-pied sur le jardin, pour nous conter quelque histoire ou nous jouer quelque morceau de musique. Parfois, c'était à ma sœur aînée qu'incombait cet honneur, tandis que nous autres, mes deux frères et ma petite sœur, écoutions silencieux, tout livrés à la magie des harmonies. Mais, en ce soir — comme il m'en souvient — ma pensée et mon rêve s'échappaient pour retrouver à la lisière de la réalité une image déjà si consistante... Et dans l'obscurité de mon lit encore, déjà plus qu'à moitié noyé de fantasmagories et de silences, je distinguais le visage de mon bonheur devenu chair, la lumière vivante de tes yeux si bruns, les deux pétales roses de ta bouche qui portait dans sa double courbe enfantine l'empreinte de l'ange qui l'avait tracée — il n'y avait pas si longtemps de cela — pour moi.

Quelques jours plus tard, nous partîmes toute la famille

au bord de la mer et j'eus à éprouver le don d'un dieu inconnu, mais ruisselant de merveilles au feu des jeux et des distractions. Mais quelle que fût la fièvre de nos plaisirs, dans nos ébats dans l'eau, dans nos randonnées sur les plages, dans la mêlée des fêtes et des illuminations, dans les nuits murmurantes et scintillantes d'étoiles, ton souvenir vivait en moi, autre soleil dont j'ignorais encore la violence, aurore d'un jour qui ne devait plus finir. Et le jour même où nous rentrâmes dans notre calme quartier, où nous reprîmes possession de nos chambres et de nos carrés de dahlias, je m'échappai avec ma petite sœur que j'entraînai avec moi. Mon calcul était simple. Ma sœur — pensais-je — devait connaître les fillettes du quartier, en quoi je ne me trompais pas. Mais il était déjà tard, les premières étoiles avaient allumé leurs petites lampes bien frottées, bien reluisantes et les avaient suspendues sous la voûte de taffetas bleu, les premiers réverbères balançaient sous la toiture des arbres, dans les allées suburbaines, leurs cônes lumineux.

J'abandonnai l'espoir de rencontrer notre jeune beauté avant le lendemain. Mais ramenant la conversation avec ma sœur sur les enfants en général et ceux du quartier en particulier, j'essayai de recueillir de sa bouche quelques renseignements. Mais ma petite sœur ne se rappelait pas d'avoir vu une fillette correspondant à mon signalement et j'avais ainsi devant moi une chose particulièrement délicieuse, la découverte de son nom ; il est vrai que d'avance je me disposais à le trouver joli, plus joli que tous les noms, car je ne doutais pas qu'une petite fille si divinement belle ne pouvait porter qu'un nom digne d'elle.

Et nous en restions là pour ce soir. Quelques jours plus tard, le plus simplement du monde, ma petite sœur elle-même, piquée au jeu ou simplement pour me faire plaisir, noua connaissance avec l'« inconnue » et l'invita chez nous au jardin. Nous étions en train de creuser un canal tout au fond d'une petite dépression du sol, pour amener l'eau du bassin à une roue à augets construite par mon frère. C'était un jeu si attrayant que la fillette acceptait avec empressement d'y prendre part et se mêlait à nous, flanquée comme toujours de sa petite sœur qui ne lâchait pas sa jupe. Sur ma question, elle me dit son

nom que je trouvai, en effet, très mignon : elle s'appelait Muriel.

— C'est un nom anglais, ajouta-t-elle non sans une pointe de fierté, nous sommes Anglais.

Elle s'exprimait sans le moindre accent étranger, ce qui, à l'époque, ne me frappait nullement. Elle me conta mille détails sur sa vie, sur ses parents, sur sa sœur, sur un pays éloigné qu'elle ne connaissait pas, bien qu'elle y fût née, et qui, à l'en croire, ressemblait à un immense jardin, comme le nôtre, mais en mille fois plus grand, avec des bosquets, des haies, des fleurs, des eaux vivantes. Nos amies plurent à tout le monde, à mes frères et sœurs, et Muriel plus que sa petite sœur Hélène, qui s'effaçait comme une ombre, tellement elle était craintive et soumise. L'aînée en revanche était gaie, serviable, entreprenante, hardie, et tant soit peu garçonnière, ce qui ne l'empêchait pas d'être à ces heures d'une douceur tendre et souriante à ravir. En ce premier jour, nous partageâmes avec elle notre goûter, car elle n'eut aucune envie d'interrompre nos intéressants travaux pour rentrer chez elle. Vers le soir enfin, lorsque les premiers rayons de pourpre filtraient à travers les interstices des haies et transformaient en or chaud et vivant les chevaux châains des deux petites Anglaises, que le bourdonnement des insectes devenait plus solennel et plus strident le chant des cigales, l'eau arrivait un peu hésitante aux augets de la roue, mais celle-ci refusait de tourner. Déjà l'heure du dîner approchait et nous songions à rien moins qu'à manger. Nous nous perdions en conjectures sur les causes de cet échec, mon frère s'apprêtait à remettre l'axe, comme il disait, « un peu plus au milieu », lorsque tinta la cloche du dîner. Mais elle nous trouva sourds, insensibles comme des noctambules, comme des hypnotisés. Mon père enfin vint nous chercher.

La petite Muriel que je ne cessais de boire des yeux se redressa, effrayée et heureuse, toute rouge de l'excitation du jeu.

— Tiens, fit mon père de cet accent tendre et chaud qu'il savait prendre avec les enfants, serais-tu une nouvelle amie ?

La fillette rougit et balbutia quelques mots d'excuse. Mon père la rassura d'un rire :

— Oh ! je suis bien content, au contraire. C'est bien ta petite sœur ?

Muriel fit oui de la tête.

— Elle s'appelle Hélène.

— C'est un joli nom.

Muriel fit la moue :

— Vous trouvez vraiment ? Il est un peu commun, il me semble.

Mon père sourit. Muriel avait retrouvé sa gaie assurance et je fus heureux que mon père ne l'intimidât pas.

— Savez-vous qu'il est huit heures passé ? nous demanda notre père.

— Mon Dieu ! s'écria la petite, maman nous grondera ; je n'ai pas senti passer l'heure.

Elle nous dit adieu avec un sourire un peu confus, nous tendit sa petite main chaude, toute barbouillée de terre et se sauva à travers la pénombre parfumée, en traînant derrière elle sa sœur.

— Qui est cette petite ? nous demanda notre père lorsque nous eûmes regagné la salle à manger. Nous lui fournîmes les maigres renseignements dont nous disposions.

— Elle est très mignonne, fit mon père en guise de conclusion.

C'était plus que je n'avais espéré. Car je n'étais plus seul à aimer notre nouvelle amie, toute la famille, y compris mon père, l'avait adoptée, et je pense qu'elle le méritait. Elle devenait la compagne de nos jeux, de nos promenades, de nos amusements. Tout revêtait à nos yeux une importance prodigieuse : l'odyssée d'un papillon couleur de nuit, les expériences de mon frère, le prix du café, la question de savoir lequel de nos pères portait les plus belles lunettes, les aventures du petit Kai au palais de la Reine de Glace, les affirmations de notre cuisinière sur l'existence des fantômes ; nous échangeions nos projets d'avenir, nous parlions de nos voyages futurs et des visites réciproques que nous comptions nous faire à des intervalles réguliers, lorsqu'elle aurait regagné son pays natal ; elle me confiait un grand secret ; elle allait avoir une petite sœur ; elle disait : « une petite » sœur, comme si c'était chose réglée entre elle et les Parques, parce que tel était son désir. Elle aimait à me parler de



son père à qui elle vouait une vive admiration et qui, d'après elle, gagnait beaucoup d'argent, marque distinctively d'un père « comme il faut ».

Nous nous promenions aussi avec nos frères et sœurs, dans les environs de la ville ou tout simplement à travers des rues connues, à la conquête de curiosités ou de recoins inexplorés. Nous organisions des « garden party » dans l'herbe d'un square (nous nous croyions alors en rase campagne, à mille lieues de nos demeures) ou bien pataugions sur la rive du fleuve, dans l'eau tiède, dans un endroit appelé par les gens du quartier « la baignade ». Et notre joie éclatait dans la joie de la lumière, dans le soleil qui nous pénétrait, qui nous pétrissait, que nous prenions à pleines mains, à pleines dents, comme le nectar de notre jeunesse. Et j'admirais la beauté florale, mais si vivante de ma petite Muriel, de son corps enfantin et parfait qu'elle exposait, presque nu, au baiser du soleil, de ses épaules rondes, luisantes, satinées et presque noires. Je remarquais à ma grande joie qu'elle préférait notre compagnie à celle de ses amies, qu'elle délaissait un peu. Mais j'ignorais que nous devînmes ainsi l'objet de la plus violente jalousie de la part d'autres enfants, tout aussi entichés de notre compagne que nous.

Nous n'abusions jamais de notre liberté. Mais elle était avec nous, en nous, nous la buvions avec l'air doré des après-midi, nous nous en enivrions, nous en vivions. Mais ce qui conférait à nos relations une intimité précieuse et fragile, c'était le fait que les grandes personnes s'en trouvaient exclues et ne s'en préoccupaient guère. Parfois, à la fin des longues journées d'été ployant sous le fardeau des parfums et des couleurs, les parents de ma petite amie lui permettaient de venir jouer avec nous, après le dîner, jusqu'à la tombée complète de la nuit. Et nos vies se rencontraient dans l'ombre veloutée et saupoudrée d'étoiles, mais à la place de ma petite fleur vivante, si lumineuse, s'animait d'une vie plus secrète, plus intense, plus mystérieuse, contre le ciel pâlisant au-dessus de la scie des toits, la silhouette de mon amour, silhouette dont je savais par cœur toutes les métamorphoses, et qui peuplait pour moi, à elle seule, tout l'univers. Si j'étais peintre ou dessinateur, je crois qu'aujourd'hui encore, je l'évoquerais du bout de mon fusain :

silhouette d'une grâce vivante, mutine, d'une exubérance puérile qu'arrêtait parfois le silence d'une pensée sérieuse, silhouette sombre, sombre par la peau mordue de lumière, par les cheveux couleur de nuit en ces heures du soir au moins, silhouette plus sombre que le ciel et que le monde qu'éclairait de loin en loin dans un rire clair l'éclat sucré des dents, de ces deuxièmes dents encore un peu irrégulières, encore un peu hésitantes, dont elle était si fière. Je me souviens qu'un jour — en plein midi, au cœur brûlant du jardin, sous un déluge d'azur, en pleine fête des insectes, des guêpes et des papillons — sous la pergola, où nous nous étions réfugiés pour nous plonger dans la folle histoire de Don Quichotte, le paroxysme de mon bonheur devint si douloureusement aigu que j'abrégeai ce tête-à-tête délicieux, car quelque chose en moi, dans le murmure des feuilles, dans la senteur des chèvrefeuilles m'avertissait que les dieux ne tiennent en réserve — pour chacun de nous — qu'une seule mesure de bonheur, et qu'ils la leur versent, soit goutte à goutte, le long du chemin de la vie, soit d'une seule ondée... Qu'allait-il me rester pour les autres jours, que j'avais encore à vivre ? A mon bonheur se mêlait alors l'angoisse de cette question... Sous le prétexte d'une occupation quelconque j'abandonnai notre livre aux belles petites mains brunes et moites de sueur que je brûlais d'embrasser.

Comment te remercier, ma chère petite, pour les heures de choix que tu m'as données ? Un soir nous t'accompagnâmes, ma sœur et moi, jusque devant ta porte, à travers l'ombre sentant si bon l'été. Un croissant de lune se balançait dans le feuillage des ormeaux, tel un berceau d'argent. Dans le ciel devenu d'un noir de velours clignotaient les yeux des anges. Seul au couchant traînait après la fuite du soleil un peu de sang indolore. Et les fenêtres illuminées au long des rues nous souriaient avec cette tendre mélancolie qui teinte tout message humain. Mais que nous importait ! nous étions frais malgré le soir et éternels malgré la mort. Que savions-nous des agonies qui nous entouraient, des tristesses qui nous attendaient ? Et même la lueur si humaine des fenêtres nous semblait un gage de notre bonheur. Nous nous croyions nés pour des journées de joie, pour les félicités futures, nous nous

avancions vers la vie, naïvement, ingénument, comme les phalènes qui tombent dans la flamme.

Sous la porte, notre petite amie nous tendit sa main et nous dit, comme toujours, « adieu » et « à demain ». Nous la vîmes, ma sœur et moi, s'enfoncer dans l'obscurité de la porte et nous nous en retournâmes, comblés et las un peu du poids divin de notre enfance. Mais en traversant la grande place plantée d'ormeaux, en longeant la haie de hêtres délimitant le square, je vis une ombre se glisser vers nous. Ma petite sœur eut peur et se serra contre moi. Un étrange frisson me parcourait et la peur — chose que j'ignorais — s'emparait de mon cœur, sans que je susse pourquoi. Bientôt je me trouvai face à face avec un visage connu : dans l'obscurité scintillante je reconnus la fille du cordonnier, une fillette rousse et laide, qui était connue, dans le quartier, pour son mauvais caractère et ses intrigues.

— Laisse-moi tranquille, souffla-t-elle. Ne me touche pas !

Je fis un geste de dégoût.

— Qu'as-tu à nous épier ainsi ?

La petite me dévisagea :

— Tu me paieras cela !

J'avoue que la colère et l'étonnement s'emparèrent de moi :

— Que t'ai-je fait, imbécile ?

— Ne joue pas au petit saint ! Tu le sais fort bien.

— Je ne sais rien.

— Tu nous as volé Muriel !

— Volé ? A qui ?

Une moue ironique et haineuse :

— A moi, si tu veux le savoir. Et à d'autres aussi. Mais nous t'aurons, ne t'en fais pas !

Je ne comprenais pas. J'étais trop naïf, trop naïvement heureux pour imaginer que notre amitié pouvait blesser qui que ce fût. Je ne connaissais pas la jalousie : j'estimais qu'en aimant l'aimable petite fille je n'empêchais pas les autres de l'aimer, peut-être pas autant que moi, mais d'après la mesure de leur tendresse. Je haussai les épaules et je laissai dans la pénombre la fillette qui me gratifia en guise d'adieu d'une grimace.

— Qui est-ce ? demanda ma sœur ?

Je dis en riant : Oh, la rouquine du cordonnier !

Pendant une ombre était tombée sur le miroir tranquille et ensoleillé de mon bonheur. Les vacances tiraient à leur fin, les préparations pour la rentrée des classes occupaient le plus clair de mon temps. Il fallut recouvrir les livres, revoir les devoirs de vacances. J'avais confiance dans ma petite amie, malgré mon inquiétude que j'arrivais à dissimuler. Lorsque je la voyais riant, bavardant, sautant dans sa robe de velours rose, lorsqu'elle me parlait avec un touchant abandon des mille riens qui tissaient la trame de sa vie de neuf ans, j'en venais à oublier la lâcheté des liens qui nous unissaient. Nos parents ne se connaissaient pas, nous nous connaissions à peine... depuis si peu de temps.

Quelques jours plus tard, je me trouvai de nouveau face à face avec mon ennemie. Elle se contentait d'un ricanement de mauvais augure.

— Tu sais, souffla-t-elle d'une voix où éclatait le triomphe, bientôt ce sera fini !

Je n'en doutais plus moi-même. L'été torride, bourdonnant, brûlant de tant d'espoir, lourd de tant de roses et de tant d'amour m'entourait encore comme une île bienheureuse. Mais ne sachant comment lutter je me donnais vaincu d'avance. J'avais l'habitude d'affronter le danger, de venger toute offense sur-le-champ, de me colleter dans des corps-à-corps impitoyables, mais le danger menaçant dépassait le champ de mes expériences, j'affrontais l'inconnu, l'insaisissable. Que pouvait-elle me faire, me demandais-je souvent. Aucun mot ne rendra le saisissement douloureux qui s'empara de moi le jour où nos petites amies ne se présentèrent pas, comme à l'accoutumée, au jardin pour participer à nos jeux. Je les attendis, inquiet, fiévreux, de sombres pressentiments me tenaillèrent. Je me creusai en hypothèses supputant les chances d'un malentendu, d'un oubli, d'un empêchement. Muriel ne m'avait pas averti la veille et empêchée, elle aurait pu envoyer sa petite sœur. La lumière du soleil me parut jaune et malade, comme un grand dahlia qui commence à se faner et qui incline sa tête dans un geste de résignation. A la tombée du jour le chant des oiseaux me blessait comme une mélodie trop sensible. Au dîner, mon père demanda :

— Je n'ai pas vu les petites Anglaises !

Mes frères et sœurs s'étonnèrent et semblèrent s'en apercevoir à l'instant même. On commenta cette absence insolite, mais un cri me serra la gorge, un sanglot m'étrangla : « Elles ne viendront plus jamais ! » Je le savais, j'en avais la certitude que les jours suivants devaient confirmer. Car, en effet, les « petites Anglaises » ne se montraient plus, ni le lendemain, ni le surlendemain. Mes frères haussaient les épaules, mon père désapprouvait hautement cette manière de faire. L'incident fut considéré comme clos lorsque ma sœur eut vu, quelques jours plus tard, les petites Anglaises jouant avec d'autres enfants dans un autre square. Tous les matins, le ciel brillait comme un métal frotté, l'odeur du miel et du jasmin brassait dans les taillis du jardin des philtres capiteux. Vers le soir, des nuages s'amassaient au-dessus des toits vibrant à la chaleur, mais aucun nuage ne venait rafraîchir les végétaux assoiffés. Une petite semaine après ces événements, lorsque je traversai avec mon frère la place des ormeaux, en revenant de la piscine, je revis dans la pénombre bleue et brûlante, piquée de la lueur verdâtre des becs de gaz, la méchante fillette que mon malheur réjouissait. J'entendis son rire victorieux qui faillit me faire pleurer.

Le lendemain, en passant devant la maison de mon amie perdue, je vis celle-ci assise avec sa sœur sur le rebord de pierre, près du trottoir, en train de feuilleter un album illustré. Mais, dès qu'elle m'avisa, elle disparut dans l'entrée de la maison, en entraînant par la main sa sœurette. J'en ressentis une douleur très vive, j'eus l'impression que quelque chose se fêla dans mon âme qui ne guérirait plus. Si je pouvais concevoir la rupture d'une amitié à la suite d'une querelle, d'une discussion, cette manière de m'éviter sans même me donner l'occasion de me disculper, sur la foi de quelque accusation calomnieuse, me paraissait indigne de nous deux. Je n'en voulais pas à ma petite bien-aimée, elle était trop enfantine, trop petite encore, mais je ne me consolais pas qu'il pût y avoir dans ce monde tant de méchanceté : je n'avais conscience d'aucun mal et on nous avait séparés, pour le plaisir de me tourmenter. Evidemment, la petite Muriel ne pouvait se rendre compte de l'amour excessif dont je m'étais pris pour elle, mais celle qui nous avait séparés le devinait...

Après mille hésitations, je me décidai à une démarche que mon long silence devait de toutes façons rendre inopérante. Je connaissais peu les parents de ma petite amie, je les avais vus l'une fois ou l'autre, ils m'avaient même adressé un vague salut, un rapide sourire. En ce jour malheureux, je m'engageai donc dans l'escalier où habitaient les « petites Anglaises » et je montai, le cœur battant, les trois étages. Devant la porte du palier, je m'arrêtai : nul bruit ne froissait le silence de cette maison, nulle voix ne parvenait dans ma solitude. Je contemplai avec un serrement de cœur les marches que foulaient tous les jours les pieds de ma petite fille bien-aimée, la rampe où glissait sa main brune, la sonnerie où elle appuyait tant de fois son doigt : un remugle de vieille moquette, de rideaux fanés, se mêlait à l'arôme du café, à l'odeur des petits bébés, si touchante et à je ne sais quel parfum d'amour, léger et pénétrant, indéfinissable, lourd d'éternité et de tristesse, que j'avais respiré sur ma petite fleur vivante. Dans un geste rapide, je fis l'irréparable, je sonnai. Aussitôt, j'eus envie de me sauver, mais ma fierté me retint ; j'avais ma dignité à défendre, mon amitié, mon innocence.

Bientôt, des pas s'approchèrent à l'intérieur. La mère de Muriel ouvrit elle-même la porte. C'était une grande femme blonde, énergique, majestueuse comme une reine, avec des yeux tranquilles et clairs, une bouche mince, mais bien dessinée. Elle m'intimidait, elle m'écrasait de toute sa supériorité d'adulte. Malgré mon angoisse, je ressentais à son endroit une folle tendresse, mêlée de soumission, d'admiration, de respect. Elle évoluait pour moi dans un autre monde, parmi les anges, puisqu'elle vivait dans l'intimité de cette enfant, dont elle avait l'heur ineffable d'être la mère... Mais elle fronça les sourcils et me regarda sévèrement :

— Que désires-tu ? me demanda-t-elle avec un petit accent étranger qui ajoutait encore — ce me semblait — à son charme.

Là, par une défaillance inexplicable, fatale, ridicule, la parole me manqua. Je me tenais bêtement devant elle, troublé, confus, désarçonné par son seul regard.

— Tu es bien le petit garçon qui s'amusait avec mes filles ?

De ma part, toujours le même silence.

— Et qui ose parler si mal de notre pays et dire de si vilaines choses. Tu n'as pas honte ?

Comment pouvais-je me défendre, puisque l'emploi de la parole m'était interdit. J'avais la gorge étranglée, nouée, obstruée, je sentais sous mes paupières l'afflux des larmes. Mais je me contins fièrement.

J'étais donc jugé. L'Anglaise voulut encore ouvrir la bouche, me tancer, me faire des reproches, mais elle renonça avec un geste vague de dégoût. Elle referma la porte, me laissant seul avec mon désespoir.

L'été s'épanouissait, les zinnias allumaient leurs flammes multicolores dans les plates-bandes de notre jardin. La lumière des après-midi avait déjà des ors cachés, des ocres maladifs, des rouges brique, où scintillaient de vives étincelles, comme des paillettes de mica dans une coulée de granit. Et les jours sont si longs dans l'attente, dans l'attente des choses impossibles... Je savais que la vie était longue... et que les poètes parlaient d'oubli. Mais je rejetais fièrement le secours de cette divinité pâle et infâme.

Le soir, à la lueur discrète de l'abat-jour, entre les murs silencieux du cabinet de travail, je confiai à mon père ma triste aventure, mais sans lui révéler mon grand amour. Il constata, en levant sur moi ses yeux fatigués par le travail :

— Si « ces gens » ne se donnent pas la peine de vérifier ce qu'on leur apporte, il n'y a qu'à les laisser tomber !

C'était le bon sens même. Cependant, ces paroles si circonstanciées furent sans effet contre mon abattement, contre ma douleur et je restais assis, face à la nuit tombante, face aux premières langueurs de l'automne, protégé par le cercle de lumière émanant de la lampe. Les livres sur les rayons me regardaient sévèrement. Mon père s'était levé. Il posa une main sur mon épaule et me fixait de son regard bienveillant :

— Ce mécompte ne doit pas t'attrister, mon petit. Peu importe ce que peuvent penser de toi les autres. Tu n'as rien à te reprocher, c'est l'essentiel. Va dormir maintenant et laisse-moi travailler !

Ce que pensent de toi les autres... Que m'importait, en effet, ce que pensaient de moi tels ou tels. Mais que cette petite fille vécût maintenant tout près de moi, dans la même ville, dans le même quartier, mais séparée de

moi par toute la distance des cœurs désassemblés, s'imaginant que j'ai pu la calomnier, la trahir, jamais je ne m'en consolerais ! Et jamais, en effet, je ne m'en suis consolé... En traversant l'autre jour les rues dévastées, le désir ridicule me poussait de découvrir parmi les enfants ma petite Muriel, ma petite fille aux cheveux soyeux et sombres, aux yeux couleur de châtaigne, de ces grosses châtaignes luisantes qui s'abattent vers la fin de l'été, à rythme égal, sur les trottoirs, à la bouche rose et nacrée que lui enviaient les fleurs. J'en arrivais à oublier qu'elle n'existait plus. Et si — par le plus grand des miracles — j'eusse retrouvé la femme qu'elle doit être à l'heure actuelle, elle m'eût regardé, sans doute, avec quelque inquiétude :

— Excusez-moi, Monsieur, je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

Tu ne me connais pas, tu as dû m'oublier : mais la gratitude de mon cœur vole vers toi, par delà les distances, par delà les temps, vers toi qui fus mon ciel passé, mon éblouissement, ma seule promesse, mon plus pur été, ma joie transparente, la raison de ma vie. Car j'eusse pu venir en ce monde il y a des millénaires, ou bien plus tard, Dieu sait quand, sous ce même ciel, mais sous d'autres constellations : il y aura toujours une tâche à remplir, des affamés à nourrir, des sociétés à édifier, des affligés à consoler. Mais toi, tu es unique ; pour te rencontrer l'espace d'un été, il fallut que je vinsse en cette vie à l'heure même où le créateur m'y envoya.

Je cherchai donc la maison que tu habitais, et je la retrouvai, ou plutôt je reconnus dans le pan de mur galeux la forme de la porte, je reconnus le dallage du chemin d'accès, les lis rouillés de la grille de fer. Et mon âme revit les mondes passés, malgré la tristesse des lieux. Et toi aussi, je te revis dans les poses et attitudes que je te connaissais, avec tes sourires, tes explications enfantines, j'entendis dans mon âme ta voix inoubliable, un peu voilée, mais si gaie, si tendre. Non, ma petite bien-aimée, je ne t'avais pas oubliée. En ce soir, je compris que ton enfance était passée comme la mienne, mais qu'elle survivait en moi, comme toi-même, jusqu'à la mort et au delà. Et même sur terre, je laisserai la trace de ta petite vie : je suis né pour la transmettre aux autres, pour leur tendre dans le pâle miroir de mes mots un reflet du bonheur dont tu m'as comblé. Que Dieu te bénisse !

Pierre KAMNITZER